

Offre d'emploi

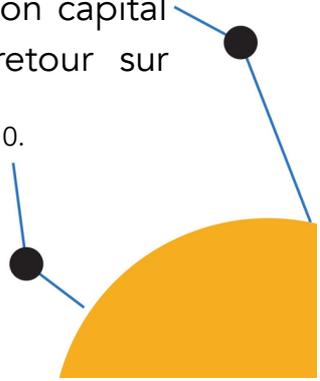
&

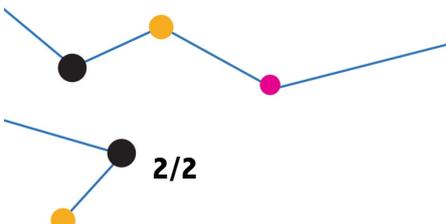
Demandeur d'emploi

Les renversements ou détournements de sens sont infiniment politiques. Dans le champ de l'économie, à travers les bagarres sur le sens des mots et les conflits entre les représentations mentales, symboliques, idéologiques, de nos rapports sociaux, se joue une lutte vitale entre des intérêts et des enjeux aussi antagoniques que ceux des travailleurs et de leurs employeurs. On le retrouve une fois encore dans cet usage de mots extrêmement courants et dont la pertinence n'est jamais questionnée, tels que « demandeur d'emploi » et « offre d'emploi ».

N'y aurait-il pas là un renversement de sens qui permet d'installer celui qui en réalité « offre » (en l'occurrence sa main d'oeuvre, son temps, ses savoirs, son intelligence, son habileté manuelle, sa force de travail, le cas échéant sa créativité, sa serviabilité, son amabilité, sa patience, etc.) en « demandeur », en quémendeur presque, auprès de celui qui en a besoin pour réaliser ce que Frédéric Lordon appelle son « désir-maître »¹ ? Or, c'est pourtant l'employeur qui est dépeint comme celui qui, dans ce rapport, offrirait quelque chose. Mais qui offre quoi ? Un salaire ? Mais le salaire est une partie de la valeur ajoutée que le salarié une fois engagé produira lui-même par son propre travail. L'employeur n'offre donc pas de salaire ; le salaire, la valeur du salaire, c'est le salarié lui-même qui la crée. Lorsqu'on dit du salarié qu'il « gagne sa vie », on ne désigne rien d'autre que le fait qu'à la sueur de son front, il produit de la valeur d'usage, de la richesse concrète, que le marché va valider et transformer en monnaie, en valeur abstraite. L'employeur non seulement n'offre rien mais, de surcroît, c'est lui qui est demandeur, demandeur d'employer des énergies pour valoriser son capital sans quoi nulle accumulation de celui-ci, nul « profit », nul retour sur

¹ Cf. Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude : Marx et Spinoza*, Paris, La Fabrique, 2010.





2/2

investissement ne seraient possibles : un billet de banque estimé à cent euros ne peut sans travail procurer à son propriétaire davantage de fortune que 100 euros !

Il y a dans ce renversement un jeu de valorisation important qui se joue, où l'on institue en position haute celui qui en réalité est le demandeur et, en position basse, celui qui en réalité a quelque chose à offrir sans quoi l'autre ne peut rien. Cette inversion tend à faire avaler l'idée que celui qui fait tourner le monde est bien l'employeur, le propriétaire lucratif de l'outil de production, sans qui les autres ne seraient rien, alors qu'en réalité, ce serait peut-être bien le contraire. Les travailleurs ne pourraient-ils pas se passer d'employeurs pour faire tourner l'économie, c'est-à-dire la production de réponses concrètes aux besoins de tous pour vivre, et, si possible, vivre agréablement ? L'inverse est-il vrai : sans salarié, le propriétaire lucratif de moyens de production, la banque ou le fonds d'investissement qui lui ont avancé l'argent pour acheter les titres de propriétés, pourraient-ils valoriser leur capital ?

Thierry MÜLLER

Références :

Fédéric Lordon [Capitalisme, désir et servitude : Marx et Spinoza](#), Paris, La Fabrique, 2010.

Mots corrélés :

Charges patronales, dialogue social.